

Lucie Pagé, Jonathan Harnois, Iona Georgescu

Josée Bonneville

Number 119, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37127ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, J. (2005). Review of [Lucie Pagé, Jonathan Harnois, Iona Georgescu]. *Lettres québécoises*, (119), 18–19.

Lucie Pagé, *Éva*, Montréal, Libre Expression, 2005, 496 p., 29,95 \$.

L'horreur au quotidien

L'apartheid comme si vous y étiez... ou presque.

En 2001, Lucie Pagé a publié *Mon Afrique*, un récit sur sa vie en Afrique du Sud où, à partir de 1990, elle a travaillé comme journaliste et où elle a réalisé des documentaires. *Éva* est son premier roman. Il raconte une grande et une petite histoires, et la seconde constitue une mise en abyme de la première.

LA GRANDE HISTOIRE

La grande Histoire, c'est celle du peuple sud-africain de 1963 à 1990, année de la libération de Nelson Mandela. À quelques reprises, Lucie Pagé rappelle des événements antérieurs à 1963 de manière à éclairer le lecteur non averti, mais ce sont les principaux événements de ces vingt-sept années d'apartheid qui constituent non pas la toile de fond du roman, mais son essence même, sa raison d'être : l'imposition de l'afrikaans comme langue d'enseignement, en 1970; le massacre de Soweto, le 16 juin 1976 ; l'instauration d'une troisième force, secrète, dont le mandat est de contrer les forces antiapartheid et dont le centre est un domaine, acheté en 1978, près de Pretoria, où sont interrogés et torturés les rebelles, la promulgation d'une nouvelle Constitution, en 1983, qui donne un semblant de pouvoir aux Indiens et aux Métis, mais ignore les Noirs qui constituent pourtant la majorité de la population, etc. Précédé d'une carte du pays, le roman constitue un condensé fort bien documenté et très instructif de l'histoire des pires années de l'apartheid.

LA PETITE HISTOIRE

La petite histoire, elle, s'avère un prétexte pour faire comprendre au lecteur cette grande Histoire, pour qu'il en ressente toute l'horreur au quotidien. Cette histoire, c'est celle d'Éva, une violoniste qui participe des deux cultures, la blanche et la noire. Elle est la fille de Frederik Du Plessis, chef de la propagande, conseiller de plusieurs premiers ministres successifs et membre du Broederbond, une société secrète fondée en 1918 pour promouvoir le nationalisme afrikaner et la



ségrégation raciale totale. Éva adore son père qui le lui rend bien. Mais elle a aussi un autre amour : Vavi Mvini, un Noir, fils de la bonne de ses parents, devenu militant du MK, la branche armée de l'ANC, le Congrès national africain. Elle vit avec lui un amour aussi passionné que secret qui se termine

abruptement par l'arrestation et la mort de Vavi. Enceinte de lui, elle accouche en secret d'un fils, Jabu, qu'elle devra se résoudre à cacher et à faire élever à Soweto, ce ghetto noir de la banlieue de Johannesburg. Éva vit une double vie. Afrikaner apparemment du côté de l'apartheid, elle milite en secret pour une société multiraciale, libre et égalitaire. Sept ans après la mort de Vavi, elle épouse un Blanc qui vit le même drame qu'elle : Jan Hanekom. Afrikaner et militant du MK, il n'est membre du Broederbond que pour mieux l'espionner. Avec lui, elle a un fils, Derek, aussi blanc que Jabu est noir et aussi farouchement opposé à toute implication politique que Jabu s'y engage corps et âme. Derek adore dessiner et ne le fait qu'en noir et blanc jusqu'à ce que la fin toute proche de la ségrégation l'incite à utiliser et à mêler les couleurs. Ainsi, tiraillée entre sa famille blanche et sa famille noire, Éva incarne une Afrique du Sud écartelée entre des visions du monde diamétralement opposées.

On peut reprocher à Lucie Pagé un personnage trop fabriqué pour être toujours crédible, des symboles trop appuyés, quelques passages mélodramatiques dont son roman n'avait nul besoin tant le drame social est intense ainsi que des séquences « arrangées avec le gars des vues », comme celui où la police entre chez Éva au moment précis où elle dépose son archet sur son violon pour jouer à Vavi un concerto de Bach qu'elle lui offre en cadeau. Mais, au delà de ces maladroites, on lui sera reconnaissants de nous avoir fait vivre l'apartheid de l'intérieur. Il faut lire ce livre ne serait-ce que pour ne pas oublier que l'être humain est capable des pires horreurs. Les passages où elle raconte les tortures de militants noirs sont aussi essentiels qu'insupportables. Lucie Pagé nous apprend que les Afrikaners se percevaient comme le peuple élu de Dieu. Ils étaient sûrs de leur vérité, se croyaient du côté du bien et faisaient souffrir des millions de gens sous prétexte d'éradiquer le mal incarné principalement par les militants antiapartheid. Rengaine connue des colonisateurs, me direz-vous ? Cela aussi, il ne faut pas l'oublier.



Jonathan Harnois, *Je voudrais me déposer la tête*, Montréal, Sémaphore, 2005, 96 p., 16,95 \$.

Survivre à la mort d'un ami

Pourquoi est-il mort ? Question lancinante et sans réponse définitive.

Je voudrais me déposer la tête s'ouvre sur un lieu morbide qui annonce on ne peut mieux le drame central du roman, celui du suicide de Félix, le meilleur ami de Ludovic, le narrateur. Dans ce lieu, une usine de l'est de Montréal où les deux cégépiens sont gardiens de nuit, un « sale boulot de mort vivant » (p. 7), tout apparaît inhumain et hostile, à l'image, sans doute, du monde tel que le perçoit Félix. Rien d'étonnant,





JONATHAN HARNOIS

Ioana Georgescu, *Évanouissement à Shinjuku*, Montréal, Marchand de feuilles, 2005, 153 p., 21,95 \$.

Un roman postmoderne

On voyage beaucoup dans ce roman, beaucoup, beaucoup ...



Évanouissement à *Shinjuku* emprunte la manière (absence de linéarité, ruptures fréquentes dans le récit, écriture minimaliste) et les principaux thèmes de ce qu'il est maintenant convenu

d'appeler la postmodernité : l'exil, l'errance, la quête d'identité, le métissage, la solitude, la mémoire. Qu'on en juge : Dolorès D. est née à Bucarest d'un père noir très vite disparu et d'une mère blanche qui s'est par la suite mariée avec un juif. Son frère est né à Rome et la famille passait ses vacances d'été en Turquie. Dolorès a eu deux amoureux : Fathal, un journaliste mi-arabe mi-suédois rencontré à Dubrovnik et mort en Israël, ainsi que Thomas, un Anglais qu'elle a aimé à distance. Elle vit à New York mais, au début du roman, elle vient de terminer un séjour d'un an à Tokyo où une bourse lui a permis de travailler à un projet de vidéo sur écrans multiples, *Blackout*. En se rendant à l'aéroport, elle s'évanouit dans le métro et tombe dans un trou noir, métaphore de la mémoire où s'est engouffrée sa vie et d'où ressurgiront, pendant le voyage qui la mène à Lisbonne, puis au Cap-Vert, des souvenirs fragmentés de son enfance et de ses amours passés. Ouf!

UN ROMAN TROP MAÎTRISÉ

Si les souvenirs apparaissent de manière supposée aléatoire, en revanche, rien dans l'écriture n'est laissé au hasard. Le roman est construit de manière très rigoureuse. D'autres évanouissements et d'autres trous noirs ponctuent le récit, et le roman se termine comme il a commencé : par l'évanouissement à Shinjuku, sur le blackout qui est aussi le sujet du projet vidéo de Dolorès. Les écrans multiples de ce projet sont aussi les écrans divers sur lesquels, tout au long du roman, la narratrice projette ses souvenirs-images. Dans ces images, les couleurs occupent une place prépondérante, et sont très étudiées. Ainsi, le rouge rappelle la mer Rouge et le père éthiopien, alors que le noir est associé à la mer Noire et à la mère roumaine; ces deux couleurs sont reprises sur la couverture du livre. L'écriture est souvent empreinte d'une grande poésie, mais elle est aussi très léchée. Un peu trop. Le traitement esthétique évacue l'émotion comme dans cette phrase où la douleur de Dolorès est placée de manière théâtrale dans un célèbre lieu lisboète : « Son cœur gros comme un cantaloup éclatera en mille morceaux en plein milieu de Rossiu. » (p. 75-76). Dommage! Vraiment dommage! Autant j'ai admiré les savantes constructions de l'auteure, autant son roman m'a laissée froide.

dès lors, à ce que le premier chapitre se termine sur cette phrase lourde de sens : « Bientôt je le sens, il démissionnera. » (p. 10.) Sous-entendu : de son emploi, mais surtout du monde et de la vie. Le jeudi suivant, en effet, Félix s'intoxique au monoxyde de carbone, devant le fleuve, « en face de l'église où Dieu dormait les poings fermés » (p. 25). Ludovic doit alors affronter sa colère, sa culpabilité et son incompréhension; bref, il doit faire le deuil de son ami et de l'amitié perdue. Il blâme dieu (écrit avec une minuscule comme s'il ne méritait pas mieux), l'Amérique où la « vie rapide et vague [est] hantée par les visages de la réussite » (p. 39), mais surtout la « banlieue de malheur » (p. 59) où les deux amis ont grandi, la banlieue à l'« ambiance si lourde et si vide » (p. 45) où la vie est figée dans une « sourde immobilité » (p. 45).

UN STYLE ÉPURÉ

Jonathan Harnois aborde ce grave sujet de la mort avec une grande sobriété. L'émotion, très présente, ne s'y donne jamais en spectacle. De plus, Harnois ne « fait » pas de style; il a du style. Ainsi, si certaines expressions sont détournées de leur sens habituel, ce n'est pas pour épater la galerie, mais pour mieux faire sens. Deux exemples parmi d'autres : « Nous demandons la lune à boire » (p. 41); en mourant, Félix « a coupé le tourment » (p. 25). Il faudrait aussi citer les belles trouvailles poétiques, mais elles sont trop nombreuses et les sortir de leur contexte ne leur rendrait pas justice. Un seul bémol : Andelle, l'amie de Ludovic, m'apparaît désincarnée (qu'elle ait un beau corps n'y change rien!) parce qu'elle est confinée au rôle de la femme compréhensive et qu'elle n'a pas de vie propre. Elle a du moins le mérite d'aider son amoureux à retrouver le plaisir de vivre, faisant ainsi de ce livre, au delà du mal-être et de la mort, un hymne à la vie.



Marc Veilleux Imprimeur inc.

1340, rue Gay-Lussac, section 4
Boucherville (Québec) J4B 7G4

Spécialiste du livre

Impression et reliure

Livres à reliure allemande et caisse,
manuels, agendas,
rapports annuels,
revues, brochures, dépliant,
affiches, etc

Contactez-nous au:

téléphone: (450) 449-5818
sans frais: (888) 449-5818
télécopieur: (450) 449-2140
sans frais: (888) 449-2140
courriel: adm@marcveilleux.com
site web: www.marcveilleux.com